



LAO SHE

L'Homme
qui ne mentait jamais

Nouvelles traduites du chinois
par Claude Payen



Picquier poche

Extrait de la publication



靜動

The illustration shows a woman with a pale, almost white complexion and dark hair, wearing a dark traditional Chinese garment with a high collar and a decorative knot. She is holding a large, open red fan with yellow and white patterns. The Chinese characters '靜動' (Jìng dòng) are written in black on the fan. The background is a textured, brownish-gold surface with faint grid lines.

LAO She

*L'Homme
qui ne mentait jamais*

Nouvelles traduites du chinois
par Claude Payen



Éditions
Philippe Picquier

DU MÊME AUTEUR
AUX ÉDITIONS PHILIPPE PICQUIER

Le Pousse-pousse,
poche n° 21

Messieurs Ma, père et fils,
poche n° 209

Les Tambours,
poche n° 231

- © Lao She, pour l'ensemble des nouvelles
- © 2003, Editions Philippe Picquier
pour la traduction en langue française
- © 2006, Editions Philippe Picquier
pour l'édition de poche

Mas de Vert
B.P. 20150
13631 Arles cedex

En couverture : Tramway Station for Two, Zhong Biao
Courtesy of Schoeni Art Gallery, Hong Kong,
www.schoeni.com.hk

Conception graphique : Picquier & Protière

Mise en page : Ad litteram, M.-C. Raguin – Pourrières (Var)

ISBN: 2-87730-831-6
ISSN: 1251-6007

Sommaire

Préface du traducteur	7
L'homme qui ne mentait jamais	11
Vieille tragédie pour temps modernes	25
L'ordonnance	119
Le crachoir de Maître Niu	137
Les lunettes	147
Notice nécrologique	161
Un vieillard sentimental	183
Ménage à trois	203
La Chenille	225
Li le Noir et Li le Blanc	235
La mort d'un chien	261
Buffle en Fer et Canard Malade	297
Le nouveau Hamlet	317
Le nouvel Emile	343

Préface du traducteur

Sur quelque quarante nouvelles officiellement recensées dans les œuvres complètes de Lao She, une douzaine seulement semblent avoir été traduites dans notre langue, dans *Gens de Pékin*¹ notamment. Nous pensons contribuer à la connaissance du grand écrivain que fut Lao She en présentant dans ce recueil quatorze nouvelles, sauf erreur, encore inédites en français.

Publiées entre 1934 et 1939, ces nouvelles sont très différentes par leur inspiration. C'est justement cette diversité que, par notre choix nécessairement arbitraire, nous avons voulu montrer.

Certaines, comme *La Chenille* ou *Le crachoir de Maître Niu*, sont des anecdotes pittoresques. D'autres renferment une analyse psychologique plus profonde en faisant la part belle à l'introspection des personnages, tel le héros d'*Un vieillard sentimental* qui, à soixante ans, fait le bilan de sa vie et décide qu'il est temps pour lui de s'affirmer ou celui de *L'homme qui ne mentait jamais* qui se torture l'esprit pour se prouver sa propre intégrité. Ce besoin d'introspection culmine dans la plus

1. Gallimard, Folio, 1993.

longue de ces nouvelles, *Vieille tragédie pour temps modernes*, dans laquelle le vieux Chen se livre à une douloureuse méditation, somme toute assez chrétienne, pour se justifier en tentant de résoudre la contradiction entre son désir de s'enrichir et sa volonté de rester vertueux. Dans cette même nouvelle, on retrouve le sentiment d'échec, déjà exprimé dans *Messieurs Ma, père et fils*, du vieillard qui n'a pas réussi à atteindre la consécration suprême : devenir fonctionnaire, au sens chinois s'entend, un fonctionnaire dans la famille assurant le bonheur de trois générations.

Trois nouvelles se terminent par mort d'homme et *Notice nécrologique* est, à cet égard, tout particulièrement cruelle.

La nouvelle la plus récente, *La mort d'un chien*, publiée en 1939, en une période tragique de l'histoire de la Chine, est d'un caractère nettement différent des autres. C'est un appel à la résistance contre l'envahisseur. Dans *L'ordonnance*, Lao She se moque des policiers chinois qui « faisaient preuve d'une plus grande bravoure pour arrêter les espions [chinois] que pour arrêter les soldats ennemis. Peut-être était-ce dû au fait que c'était un peu plus facile. » Dès 1926, il s'était gaussé de la lâcheté des soldats et des étudiants dans *Zhao Ziyue* : « Il existe deux grandes forces dans la nouvelle société : les soldats et les étudiants. Les premiers n'iront pas jusqu'à se battre contre les étrangers, mais n'hésiteront pas à donner trois coups de fouet à un passant. Les seconds n'iront pas se battre contre les soldats, mais n'hésiteront pas non plus à donner un coup de bâton au premier

professeur venu... Si les soldats qui n'osent se battre contre les étrangers ne s'en prenaient pas à la foule, ils ne mériteraient pas leur nom de soldats. Si les étudiants qui n'osent se battre contre les soldats ne frappaient pas leurs recteurs, doyens et professeurs, ils n'auraient plus le droit d'être appelés les jeunes défenseurs du droit¹. » O combien prophétique !

Dans *La mort d'un chien*, les étudiants capables d'échafauder de beaux plans en paroles se révèlent incapables d'agir alors que le père d'un des étudiants, homme du peuple, échappe à la mort en refusant de s'incliner devant les fusils japonais. « Si tu redresses la tête et bombes le torse, dit-il à son fils, personne n'osera te mépriser ! » L'auteur martèlera à nouveau cette idée dans *Les Tambours* où l'épouse d'un seigneur de la guerre déclare à l'héroïne qui s'est révoltée et à son père : « Rappelez-vous : personne ne peut vous mépriser si vous ne vous abaissez pas ! »

Nous avons cru bon d'inclure une nouvelle qui peut sembler détonner dans l'ensemble de l'œuvre de Lao She. Parodiant notre Jean-Jacques, Lao She, dans *Le nouvel Emile* imagine un programme d'éducation visant à former le parfait révolutionnaire. On peut supposer que Lao She avait lu le chef-d'œuvre d'Aldous Huxley, publié quatre ans plus tôt. Dans *Le Meilleur des mondes*, Huxley avait imaginé le rêve de tous les totalitarismes : la possibilité de conditionner un peuple de clones

1. Cité par Paul Bady in *Lao niu po che, Essai autocritique sur le roman et l'humour*, introduction, traduction et notes de Paul Bady, Presses universitaires de France, 1974.

dans leurs éprouvettes avant même leur naissance. Lao She reprend l'idée de façon aussi utopique bien qu'un peu plus réaliste, en commençant le conditionnement dès la naissance. A l'aube du troisième millénaire où certains s'ingénient plus que jamais à fanatiser les enfants, *Le nouvel Emile* nous semble ne pas manquer d'intérêt.

De toute façon, il n'appartient pas à l'humble traducteur de porter un jugement sur l'œuvre d'un géant. Nous ne pouvons que livrer au lecteur le fruit de notre travail en espérant lui faire découvrir quelques aspects nouveaux de l'œuvre du maître.

L'homme qui ne mentait jamais

Pour un homme comme Zhou Wenxiang, qui était persuadé d'être parfaitement honnête, recevoir une telle lettre ne pouvait être perçu que comme une véritable insulte. Il avait effectivement entendu parler d'un groupe d'hurluberlus qui avaient l'audace de s'intituler « Société des menteurs ». Il s'était même laissé dire que certains de ses amis en étaient membres. Toutefois, il n'osait pas trop vérifier la rumeur car si, par hasard, elle s'était révélée fondée, il se serait trouvé dans une situation gênante. En effet, rompre toutes relations avec eux eût été excessif mais, d'autre part, continuer à leur faire bonne figure comme si de rien n'était lui eût posé un problème de conscience.

Zhou Wenxiang ne se considérait pas comme doté d'aucune qualité particulière, mais il incarnait la sincérité et l'honnêteté. Sa réputation et toute sa carrière pouvaient en attester. L'honnêteté était son credo. Il se voyait comme un rocher brut, mal dégrossi certes, mais solide et inébranlable. Pourtant, il avait reçu cette lettre :

« ... sans mensonge, il n'y a pas de civilisation. Mentir est pour l'homme le plus noble des arts.

Nous remettons tout en question sauf une chose : le mensonge est partout. L'histoire n'est que la transmission de mensonges. La presse n'est qu'une machine à diffuser le mensonge. Celui qui est doué pour le mensonge est le plus heureux des hommes car savoir mentir, c'est posséder la sagesse. Réfléchissez bien : au cours d'une journée, si on n'avait pas fréquemment recours au mensonge, combien de fois faudrait-il se battre ? Et n'en va-t-il pas de même dans la vie conjugale ? Comment, sans l'aide du mensonge, un homme et une femme pourraient-ils se supporter pendant douze heures ? Nous n'éprouvons aucun remords de conscience quand nous disons des mots doux ou écrivons des lettres d'amour qui ne sont que mensonges. Et pourtant, l'amour est une chose sacrée. Le vainqueur devient roi et le vaincu devient vagabond, c'est un fait admis et la victoire est, pour une bonne part, due au mensonge. La civilisation est le produit du mensonge. Il faut d'abord raffiner ses manières pour ensuite atteindre la perfection. Le plus drôle est que les hommes essaient vainement de dissimuler ce trésor, tout comme la femme enceinte met des vêtements amples pour cacher celui qu'elle porte en son sein. Il semble qu'ils aient la hantise d'être pris en flagrant délit de mensonge et ils ajoutent de la sorte le mensonge au mensonge pour faire un plus gros mensonge.

Nous, en revanche, ne faisons rien de tel, car nous savons que le mensonge est un bien précieux. Nous mentons donc honnêtement et nous pratiquons le mensonge comme un art. Nous nous réunissons pour mentir afin de perfectionner notre

technique et faire connaître les avantages du mensonge. Nous savons que tout le monde ment et nous voulons qu'on cesse de mentir aussi maladroïtement. J'ai ouï dire que vous mentiez souvent et j'espère donc de tout cœur que nous pourrons nous étudier mutuellement pour être plus heureux et apporter notre contribution à la civilisation universelle. Me ferez-vous l'honneur... »

Il n'alla pas plus loin et reposa la lettre. Cette association était une idiotie et la lettre elle-même n'était qu'un tissu d'idioties mais, néanmoins, cela ne lui permettait pas de prendre la chose avec humour et de pardonner. Il ne pouvait pas pardonner qu'on vînt ainsi lui jeter ça à la figure. C'était faire outrage à sa personnalité ! « *J'ai ouï dire...* » Il ne se rappelait pas avoir menti et même, à supposer qu'il l'ait fait, ce n'aurait pas été intentionnellement, car le mensonge était son ennemi. Il ne pouvait pas, non plus, admettre que le rôle de la presse fût de répandre le mensonge, car c'était d'elle que provenait la majeure partie de son savoir et de ses opinions.

Connaissait-il l'auteur de cette lettre ? Il n'aurait pu l'affirmer, mais ce devait être un membre de cette Société des menteurs qui avait voulu se payer sa tête. Elle était écrite sur papier à en-tête et, dans le coin supérieur gauche, on pouvait lire : « *Président : Tang Hanqing ; Comité permanent : Deng Daodun, Fei Muchu ; Comptable : He Zhaolong* ». Il n'y avait là que des gens qu'il connaissait ou aurait souhaité connaître, car ils jouissaient tous d'un certain renom et d'une certaine fortune, deux

choses qui, à ses yeux, ne pouvaient en aucun cas être le produit de la bêtise puisque celle-ci ne conduisait qu'à la décadence. Donc, en toute logique, une association fondée par des gens qui possédaient renom et fortune, ne pouvait pas être une pure idiotie. Alors, il y avait peut-être une part de vrai dans cette lettre et ses amis n'avaient pas forcément voulu se moquer de lui. Il reprit la lettre dans l'intention de la relire, mais il ne lut que quelques phrases, incapable d'aller jusqu'au bout. Quelles que fussent la réputation et la richesse des gens qui figuraient dans l'en-tête de la lettre, celle-ci n'était après tout qu'un amas de balivernes. C'était un vrai cauchemar ! Il ne s'était encore jamais trouvé placé devant une telle contradiction et une telle incohérence !

Zhou Wenxiang n'était plus d'âge à se soucier de son apparence et, bien qu'il ne se négligeât pas délibérément, il lui arrivait de rester deux ou trois jours sans se raser et cela, non seulement ne perturbait pas sa sérénité, mais renforçait, au contraire, son sentiment de solide simplicité. Il ne se regardait pas souvent dans la glace, sachant bien que son visage rond et son corps trapu n'avaient rien de remarquable. Il réservait tout son amour-propre pour son cœur simple et honnête. Il n'avait nul besoin de son apparence pour mettre en évidence son intelligence intérieure et il voulait que tout son corps fût la preuve de l'honnêteté de son cœur. Il semblait toujours vouloir proclamer : « Regardez-moi ! Je suis l'honnêteté personnifiée ! Zhou Wenxiang ne possède rien d'autre mais c'est quelqu'un à qui on peut faire confiance ! »

Ayant reposé la lettre, il éprouva pourtant l'envie de se regarder dans la glace. Cette confiance en lui-même qu'il avait depuis toujours l'obligeait à se remettre fréquemment en question. Il était comme le Premier Ministre sûr de la stabilité de son cabinet qui, loin de craindre la motion de censure, l'appelle au contraire de ses vœux.

Au moment où il allait se diriger vers la glace, il entendit un pas au-dehors. Il savait que c'était sa femme et il ressentit soudain un immense bonheur, non qu'il fût heureux de voir revenir sa femme, mais bien d'avoir reconnu son pas. Dans la maison, tout n'était que règles établies, habitudes et bienveillance. Le premier jour de l'été du calendrier lunaire, on mangeait toujours les nouilles traditionnelles et le pas de sa femme était toujours le même. Si seulement tout avait pu être aussi bien réglé partout dans le monde ! Il était habitué à tout et tout lui était familier. Si, par hasard, un jour, sa femme avait marché d'une façon différente, il aurait été bouleversé... Il eût été incapable de dire s'il aimait véritablement sa femme, mais le bruit familier de ses pas lui donnait une sorte de force en le convainquant que le monde était autre chose qu'un cauchemar où régnait le chaos. Il reconnaissait la façon de marcher de sa femme comme il reconnaissait son bol favori et les deux pivoines rouges qui le décoraient.

D'un geste rapide et naturel, comme d'instinct, il fourra en hâte dans sa poche cette lettre qui l'avait perturbé. Il n'avait pas eu besoin de réfléchir pour savoir qu'il ne devait pas montrer ces idioties à sa femme.

— Tu as vu l'heure ? demanda sa femme en ouvrant la porte, un pied sur la marche. Ne devrais-tu pas être parti ?

— Tu ne vois pas que je suis prêt ?

En se regardant, il s'aperçut qu'il avait sa tunique sur lui, mais, chose étrange, il était incapable de se rappeler quand il l'avait mise. Aucun doute possible cependant, il était habillé et prêt à partir. Partir de bonne heure, rentrer de bonne heure et gagner l'argent pour subvenir aux besoins de sa famille constituaient son idéal et sa gloire. Pourtant, en réalité, à cause de cette lettre, il avait oublié le bureau, mais il ne pouvait admettre que la question de sa femme pût porter atteinte à cet idéal et cette gloire. Il répéta donc :

— Tu ne vois pas que je suis prêt ?

Et il ajouta après avoir mis son chapeau :

— Notre petit Chun est parti ?

— Il a dit qu'il n'allait pas à l'école aujourd'hui. Il a un peu mal au ventre.

Elle le regardait avec l'expression douloureuse, commune à toutes les mères qui ne veulent pas que leur mari se mette en colère, tout en ne voulant pas non plus que leur fils tourne mal, mais se disant que si leur mari ne se met pas en colère, ce n'est pas trop grave si leur fils tourne un peu mal.

Zhou Wenxiang sortit sans un mot. S'il interrogeait Petit Chun et découvrait qu'il faisait seulement semblant d'avoir mal au ventre pour ne pas aller à l'école, cela prouverait que son fils mentait. D'autre part, s'il fermait les yeux et si son fils se mettait à utiliser le mensonge, c'était la catastrophe. Il valait mieux ne rien dire et prendre un air résolu. En effet,

un air résolu pouvait donner l'impression qu'un homme savait ce qu'il avait à faire, même lorsqu'il n'en savait absolument rien, surtout devant sa femme. Il était le chef de famille et devait donc faire preuve d'autorité. Il ne pouvait pas devant sa femme et son fils montrer la moindre faiblesse.

Une fois dans la rue, il se retrouva en possession de tous ses moyens. Il n'avait rien ajouté. Sa réaction avait été simple, naturelle et adaptée à la situation. C'était parfait. Aucun artifice, aucune malice, ce n'était dû qu'à la simplicité et la maîtrise de toute sa vie. Sans avoir besoin de réfléchir, il avait fait exactement ce qu'il devait faire. Il repensa à la lettre. Quel tissu de sottises !

Lorsqu'il arriva au bureau, la grande pendule marquait huit heures trente-deux. Il était donc en retard de deux minutes. Dans ses rêves, l'aiguille était toujours du « bon » côté du cadran. Il lui sembla soudain que le temps s'était dilaté de deux graduations. Les choses avaient changé d'aspect ! Il ne se reconnaissait plus. Jusque-là, il était toujours arrivé du « bon » côté de huit heures et demie. La vie n'est qu'une accumulation d'habitudes ; on s'endort difficilement dans un nouveau lit. Il se sentait perdu, perdu en dehors de ces deux minutes, comme s'il se fut, tout d'un coup, trouvé transporté sur une plage déserte.

Au bout de quelques instants, il revint de son égarement et retrouva son calme. Il s'en voulut de s'être affolé pour rien mais, en même temps, il se félicita d'avoir accordé autant d'importance à une chose insignifiante, car cela témoignait de sa parfaite honnêteté.

Assis à son bureau, il se sentit pourtant à nouveau mal à l'aise. Le règlement interdisait d'arriver en retard. Par le passé, des collègues avaient été rappelés à l'ordre et certains avaient même vu leur salaire amputé. Ce n'était donc pas une petite affaire ! Certes, on ne pouvait pas, pour un petit retard, rayer d'un trait dix ans de bons et loyaux services, mais allait-il être appelé par le chef de bureau ? Et, même s'il ne se faisait pas rappeler à l'ordre et ne voyait pas son salaire amputé, si son chef le montrait simplement du doigt sans rien dire, il ne le supporterait pas. Ce n'était pas le doigt pointé sur lui qu'il redoutait, mais ce doigt serait comme un seau d'eau bouillante jeté sur la neige et ferait fondre plus de dix ans de gloire. Puisque c'était ainsi, il ne devait pas attendre la citation à comparaître. Il devait se présenter lui-même au chef de bureau. Il devait reconnaître sa faute et subir son châtement.

Il se leva et resta un instant immobile, car il fallait préparer quelques phrases : « Monsieur le Directeur, je suis arrivé en retard. C'est la première fois depuis des années mais j'ai, néanmoins, commis une faute. » Il jugea les termes de cette confession judicieusement choisis. Cependant, le chef risquait de demander pourquoi. Il fallait donc préparer la réponse et il fallait même annoncer le motif avant qu'on le lui demandât. Il allait donc dire : « Mon petit Chun, mon fils, avait mal au ventre, donc... » C'était parfait et, en plus, c'était vrai. Il lui vint alors à l'esprit qu'il pouvait, par la même occasion, demander une demi-journée de congé puisque si son fils avait mal au ventre, il

fallait probablement l'emmener voir le docteur. Toutefois, il hésitait. Cette requête serait, sans nul doute, du plus bel effet, mais elle était peut-être quelque peu exagérée. Il y avait encore autre chose : il était d'ordinaire aux petits soins pour son petit Chun, mais aujourd'hui, sans qu'il sût pourquoi, il ne s'était pas suffisamment intéressé à son fils alors que son insigne honnêteté n'aurait pas dû lui permettre de mettre en doute la réalité de son mal de ventre. Il devait donc l'emmener consulter sur-le-champ.

Il se présenta devant son chef et fit le petit discours qu'il avait préparé. Il le fit exactement comme il fallait, sans précipitation et sans bafouiller, d'un ton parfaitement convaincant. Sans aller jusqu'à demander sa demi-journée de congé, il laissa entendre qu'il faudrait voir un médecin.

Lorsqu'il eut fini, sans avoir laissé à son chef le temps d'ouvrir la bouche, il se sentit très calme. Il n'aurait jamais pensé être capable de s'exprimer avec une telle précision et il n'aurait jamais cru, justement en raison de son honnêteté, être aussi doué pour la parole. Ayant fait preuve d'une telle éloquence, il eut soudain l'impression, non seulement d'être honnête, mais également de posséder un talent jusque-là ignoré.

Comme il l'avait espéré, son chef ne lui avait fait aucune remontrance. Il s'était contenté de sourire. Alors, il pensa : « Tout compte fait, je suis un homme honnête. » Mais, parfois, un sourire muet, tout comme un regard de colère silencieux peuvent immobiliser l'interlocuteur. Il avait fini son discours et son chef avait souri. On pouvait donc

considérer que tout était terminé. Il manquait pourtant une sortie de scène. Il ne pouvait pas sortir sans ajouter un mot, ni rester planté là, muet comme une carpe. Il devait donc dire quelque chose, mais il ne pouvait pas, avec son chef, se mettre à parler de la pluie et du beau temps. Il repensa donc à son fils et reprit :

— Donc, Monsieur le Directeur, si cela vous semble possible, j’aimerais vous demander ma demi-journée pour rentrer chez moi voir comment va mon fils.

Il prononça ces paroles d’un ton pertinent et solennel, bien qu’il ne fût pas absolument persuadé que son fils ait eu réellement mal au ventre.

Son chef lui accorda son congé.

En sortant du bureau, il éprouva une certaine gêne car, même si son geste avait été motivé par l’amour qu’il portait à son fils, il manquait de base solide. Un homme honnête, toutefois, ne doit pas tergiverser lorsqu’il agit. Il fallait donc rentrer pour voir où en étaient les choses.

Lorsqu’il arriva, son fils jouait sur le perron et chantait une chanson enfantine : « Quand le soleil se lève, je pars pour l’école... » Son visage, tout comme sa voix, semblait prouver qu’il n’avait pas pu avoir mal au ventre depuis un certain temps. Zhou Wenxiang demanda :

— Comment va ton ventre, mon petit Chun ?

— J’ai encore des douleurs et je n’ose pas chanter trop fort, répondit son fils en passant sa main sur son ventre.

Zhou Wenxiang laissa échapper un grognement. Il s’adressa à sa femme :

— Notre petit Chun a-t-il vraiment mal au ventre ?

Sa femme, qui avait déjà ressenti quelque inquiétude en le voyant rentrer, comprit que la situation était sérieuse. Son amour maternel lui faisait un devoir de protéger son fils. Un véritable amour ne laisse pas le temps de choisir la méthode. Il fallait donc mentir :

— Quand tu es parti, il avait vraiment mal, car il en changeait de couleur. Maintenant, ça va un peu mieux.

— Alors, faut-il appeler le médecin ?

Zhou Wenxiang comptait prouver ainsi que la mère et le fils mentaient tous les deux. La méthode manquait, certes, d'élégance, mais ne portait pas atteinte à son intégrité, car il avait vraiment l'intention d'appeler le médecin si sa femme répondait affirmativement.

— Ce n'est pas la peine de faire venir le médecin à domicile, dit-elle en semblant réfléchir. Tu peux l'emmener consulter.

Il ne s'attendait pas à cette réponse, mais tant pis. Un médecin n'oserait pas ordonner des médicaments à un enfant qui n'était pas malade. Emmener l'enfant voir le médecin pour rien prouverait au moins qu'il aimait son fils et ferait apparaître au grand jour la duplicité de la mère et du fils, même s'il était navrant de découvrir que l'honnêteté ne régnait pas au sein de sa propre famille.

Il emmena donc le petit Chun chez Niu Boyan, un vieux médecin traditionnel de plus de soixante ans à qui on pouvait faire entièrement confiance. Celui-ci, les yeux fermés, palpa pendant environ dix minutes le poignet de l'enfant avec un doigt

orné d'un ongle très long et déclara enfin en hochant la tête :

— C'est assez sérieux ! Je vais faire une ordonnance et nous verrons, vous reviendrez me voir quand il aura pris deux doses.

Il commença alors son compte rendu et écrivit, très lentement, un très grand nombre de caractères.

Pendant ce temps, le petit Chun, livré à lui-même, jouait à la balle avec le petit coussinet que le médecin met sous le poignet du patient pendant l'examen.

Après avoir payé la consultation, Zhou Wenxiang remercia le médecin et sortit avec son fils. Il était indécis : devait-il aller tout de suite acheter le médicament ou tout laisser tomber ? Son fils n'avait pas l'air malade le moins du monde. Pourtant, s'il lui donnait quand même le médicament, ce serait sa punition et il ne recommencerait pas de sitôt. Mais, d'autre part, si le médecin avait prescrit un médicament à un enfant qui n'était pas malade, c'était un menteur et acheter un médicament ordonné par cet escroc équivaldrait à croire un mensonge et à marcher dans la combine. Donc, son fils mentait, sa femme mentait, le médecin mentait. Lui seul était honnête. Il repensa alors à cette « Société des menteurs ». Il y avait une part de vérité dans cette lettre, il était obligé de le reconnaître, mais il faisait tout de même exception et ne pouvait pas, de ce fait, croire complètement les affirmations qu'elle contenait. Tant qu'on ne pourrait pas lui prouver que, lui, Zhou Wenxiang, mentait, il ne pourrait pas admirer la démarche de cette Société des menteurs. D'ailleurs, même se

L'homme qui ne mentait jamais

prouver à lui-même qu'il avait menti était totalement impossible. Il réfléchit profondément sans rien trouver qu'il pût se reprocher, ni par le passé ni récemment. Il passa en revue les moindres détails de la journée, tout ce qu'il avait fait, tout ce qu'il avait dit. Il n'y avait aucun défaut dans la cuirasse et tout était parfaitement conforme à son honnêteté habituelle. Il n'avait commis aucune faute, ni par parole ni par action. Lui seul pouvait se connaître.

Il prit la lettre et l'ordonnance et les déchira en petits morceaux qu'il éparpilla sur la route.

(Bu shuohuangde Ren, 1936.)

